



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Princeton University Library



32101 072889296

3217
464
1865

Library of
Princeton University.



Romance
Seminary.

Presented by
The Class of 1890.



LA

COMTESSE DE PONTHEIU

*Paris.—Imprimé chez Bonaventure, Ducessois & C^{ie},
55, quai des Augustins.*

LA COMTESSE
DE PONTHEU

Roman de cheValerie

INÉDIT

Publié avec Introduction et Traduction

PAR

ALFRED DELVAU ✓

(Tiré d'un manuscrit du XIII^e siècle appartenant à la
Bibliothèque impériale.)



PARIS
LIBRAIRIE DE BACHELIN-DEFLORENNE
14, RUE DES PRÊTRES-SAINT-GERM -L'AUXERROIS.

—
1865

Imprimé à 150 exemplaires.

N^o 28.

VIENNA
1850
L. M. B. 1850



PRÉFACE

ON cherche un caillou, on trouve un diamant. Il y a quelques années, en colligeant pour le compte d'un libraire qui avait les mêmes goûts que Procuste, sans être de l'Attique comme lui, les matériaux d'une nouvelle édition de la *Bibliothèque Bleue* (et, par *Bibliothèque Bleue*, j'en entends pas celle du comte de Tressan, et encore moins celle de la veuve Oudot, de Troyes), je découvrais dans les hypogées de la rue Richelieu, où il dormait depuis longtemps, le *Voïage d'Oultremer*, ou plutôt la *Comtesse de Ponthieu*, son véritable titre. Je le décou-

3217
1462
1865

APR 13 1907

213811

Digitized by Google

vrais en plusieurs endroits : d'abord dans le volume manuscrit in-4°, relié sous le titre de *Poésies françoises du XIII^e siècle* (fonds Notre-Dame, bibliothèque de l'Église de Paris), et cité par Du Cange dans son *Histoire de saint Louis*, de Joinville; ensuite, dans les manuscrits numéros 7183 et 7185 du fonds Cangé; enfin, dans l'énorme manuscrit in-folio, coté numéro 12,203, où le *Voïage d'Oultremer* vient sans qu'on sache pourquoi, comme un de ces hors-d'œuvre familiers aux auteurs anonymes de la plupart des romans de la chevalerie; car ce manuscrit est le récit des aventures du « courtois » sultan Saladin, dont la comtesse de Ponthieu fut l'aïeule. J'ajoute, pour les curieux, qu'à la suite des aventures de Saladin sont: 1° celles du comte de Flandres; 2° la vie de Baudouin, qui *quonquist Constantinoble* et fut *emperere*; 3° celle de Henri, son frère; 4° *apries sont les cronikes des rois dengleterre et dont tout en ordene la bataille de Bouines*.

Cette histoire si profondément originale et si profondément dramatique, je m'imaginai naïvement être le seul à la connaître et

avoir été le premier à la publier. Aussi ai-je éprouvé la stupéfaction presque douloureuse de Robinson rencontrant des pas humains sur le sable de son île, en apprenant que si nul encore n'avait donné la traduction du *Voïage d'Oultramer*, l'existence des différents manuscrits où il est relaté avait été sue et révélée. Les aventures de la comtesse de Ponthieu avaient été mises deux fois à la scène, en 1757 et en 1772; je crois même qu'elles avaient été aussi mises en roman¹, comme toutes les histoires arrivées².

1. *Adèle, comtesse de Ponthieu*, tragédie par De La Place, représentée pour la première fois par les comédiens ordinaires du Roi, le 28 avril 1757, remise au théâtre au mois de novembre de la même année. Clairon jouait le rôle d'Adèle, et Lekain celui de Meledin.

Adèle de Ponthieu, tragédie lyrique en trois actes, par Saint-Mars, de l'Académie de Bordeaux, donnée sur le théâtre de l'Académie royale de musique, le 1^{er} décembre 1772, reprise le mardi 5 décembre 1775, avec la musique de L.*. et Berton, surintendant de la musique du roi, et enfin redonnée en 1781 avec une nouvelle musique de Piccini.

Adèle de Ponthieu, par le commandant de Vignacourt, 2 vol. in-12, Paris, 1723.

La comtesse de Ponthieu, par madame de Gomez (sans lieu ni date).

2. Dans son *Histoire d'Abbeville*, M. Louandre fait la part de la vérité et la part de la fiction. Pour lui, notre héroïne a vécu et s'est appelée Adèle de Ponthieu, femme de Thomas de Saint-Valery, et fille de Jean, comte de Ponthieu (seconde moitié du xiii^e siècle).

Il est vrai que rien ne ressemble moins au *Voïage d'Oultremer* que ces tragédies lyriques et ces romans emphatiques. Il s'agit bien là-dedans d'un comte et d'une comtesse de Ponthieu, mais leurs aventures n'ont aucune similitude avec celles qui nous occupent aujourd'hui.

Dans la tragédie, les personnages sont : *Mélédin*, « soudan de Babylone; » *Omarzis*, « Vizir »; *Renaud de Bourbon*, « prince français »; *Roger, comte de Ponthieu*, « père d'Adèle; » *Adèle*, « sous le nom de Sophie; » *Montalban*, « sous le nom de Raymond, prince de Joppé; » *Orman*, « confident de Montalban, » etc. Montalban, un jour, profitant de l'absence de Renaud, a enlevé Adèle; celle-ci est devenue la proie du Soudan, qui l'aime et la *respecte*. Son père et son mari, bientôt prisonniers de Mélédin, la reconnaissent et, la croyant coupable, l'un d'apostasie, l'autre d'adultère, la maudissent sans vouloir entendre sa justification. Adèle, à qui cette double malédiction pèse, finit par leur prouver son innocence en leur prouvant la trahison de Montalban, qu'elle poignarde au moment où il s'apprête lui-même à tuer

Renaud de Bourbon, et le Soudan, touché de tant de vertu et d'énergie, la rend à son époux et à son père, enchantés.

Dans l'opéra, le comte de Ponthieu s'appelle Guillaume III, sa fille Adèle, et son gendre Raymond de Mayence. La fable est d'une simplicité par trop primitive, même pour un opéra. Le comte de Ponthieu a promis sa fille à Alphonse d'Est, chevalier; douleur d'Adèle et de Raymond, qui s'aimaient depuis longtemps à l'insu du comte; colère d'Alphonse, qui surprend les tendres adieux des deux amants; reproches d'Alphonse au vieux comte et de celui-ci à sa fille; Raymond et ses amis (Robert de France, comte de Dreux, Bouchard de Créqui, Raoul de Beauvau, Bertrand de la Tour, Alain de Rohan, Thiébault de Montmorency, etc.) s'offrent à venger la jeune fille calomniée, qui choisit naturellement Raymond pour son chevalier; Raymond combat, tue Alphonse, et le vieux comte unit ceux que l'amour avait déjà liés de son fil d'or.

Les deux romans sont un peu plus compliqués que la tragédie de De La Place et

que l'opéra de Saint-Mars, mais ils ne valent guère mieux au point de vue de l'intérêt dramatique et historique, et l'élément *humain* leur fait complètement défaut. Le *Voïage d'Oultremer* a servi de prétexte, et le nom de la comtesse de Ponthieu d'étiquette à quatre rapsodies indignes de l'attention des lecteurs intelligents.

Combien diffère le naïf et attachant récit que nous publions aujourd'hui ! Je ne parle pas seulement du style, quoiqu'il par sa saveur particulière, par la forme heureuse de quelques-unes de ses expressions, il mérite bien qu'on s'arrête à l'étudier¹ ; je parle de la fable même, et, spécialement, d'un mot qui est tout une situation et qui éclaire

1. Dans leur Introduction aux *Nouvelles françoises en prose du xiv^e siècle* (Paris, Jannet, 1856-58), MM. Louis Moland et Charles d'Héricault blâment Méon d'avoir donné une fausse version du *Voïage d'Oultremer*, faite par Lacurne de Sainte-Palaye sur le manuscrit 272, fonds Notre-Dame, « qui contient un texte mutilé et arrangé par un copiste inintelligent. » Cela leur plaît à dire, mais cela leur serait peut-être un peu plus difficile à prouver. Ce texte « mutilé, » qui est le nôtre, a le mérite d'être plus net, plus court, ébranché qu'il est des redites parasites de la leçon choisie par MM. d'Héricault et Moland ; on y voit plus clair et on va plus vite au dénoûment. En outre, ce texte, tant et si injustement décrié, est en meilleur picard — c'est-à-dire en meilleur français — que le leur.

d'une lueur singulière un côté des mœurs du XIII^e siècle, époque à laquelle il faut faire remonter le *Voïage d'Oultramer*, — non parce qu'il est contenu dans le recueil in-4° des *Poésies Françaises*, mais parce qu'en effet son style porte bien ce millésime.

Je le confesse, c'est ce mot qui, en me frappant vivement l'esprit, en me choquant même comme une anomalie sans précédent jusque-là et sans analogue jusqu'ici, m'a décidé à publier l'histoire dans laquelle il est enchâssé. Je ne le révèle pas ici, pour ne pas atténuer d'avance son effet, pour ne pas amortir d'avance son éclat : il faut que les lecteurs prennent la peine — je devrais dire le plaisir — de le découvrir à sa place.

Pourquoi, d'ailleurs, serais-je plus maladroît que l'auteur inconnu de la *Comtesse de Ponthieu*? Il lui était facile, certes, dès la cinquième ou la sixième page, lorsque le vieux comte de Ponthieu demande à sa fille pourquoi elle a voulu tuer son mari, Thibault de Dommart, il lui était facile — il lui était ordonné même, par la logique ordinaire — de mettre alors dans la bouche de la jeune femme la réponse qu'elle ne laisse

échapper qu'à la fin de l'histoire, lorsque le temps, pour ainsi dire, a un peu amolli sa farouche pudeur ; il ne l'a pas voulu, ayant sans doute ses raisons pour cela, et possédant à fond, d'intuition, d'instinct, le tempérament des situations, la science des effets, dont les romanciers modernes semblaient avoir seuls le privilège et le secret : je ne vois pas pourquoi je n'imiterais pas sa réserve et son habileté.

Ce que je ne puis résister à l'envie de dire, à propos de ce *mot de la fin*, c'est qu'après m'avoir frappé — et même scandalisé — l'esprit par sa hardiesse, par sa nouveauté, par son imprévu, comme une sorte d'anachronisme moral, il m'a fait longtemps, et longtemps encore, rêver. J'en étais resté, moi, à la légende de Lucrèce, qui avait poussé la sauvagerie de l'honneur outragé jusqu'à se tuer pour se punir du crime commis par un autre, — crime qu'elle seule, en effet, pouvait et devait expier par sa mort, parce que le souvenir en était invulnérable, et que toutes les subtilités du monde ne peuvent rien en si délicate matière. J'en étais resté à cette héroïque légende, qui place le nom de l'épouse

de Collatin à la première page du *Livre d'Or* des femmes ; et voici la femme d'un obscur chevalier picard qui, tout aussi chaste que l'autre, tout aussi fidèle à l'honneur, interprète cependant d'une façon diamétralement opposée les conséquences du même crime, puisqu'au lieu de se tuer elle veut tuer son mari !

Par quels raffinements inouïs de délicatesse féminine la comtesse de Ponthieu en arrive à cette conclusion, de préférence à celle de Lucrèce, on le devine en cherchant bien et pendant longtemps ; mais, tout en le devinant, tout en se rendant compte des mouvements d'âme et des inspirations de conscience qui l'ont amenée à agir ainsi et non pas, purement et simplement, à la façon de mille autres femmes dans le même cas, on n'en reste pas moins comme étourdi de la singularité du fait. Tant il est vrai qu'il y a, en certaines actions humaines, une hauteur mystérieuse insupérable pour le commun des esprits ! Tant il est vrai aussi que les gens qui croient à l'immuabilité de la morale humaine ont tort, grandement tort, ainsi que le leur prouvera la présente histoire, qui

certainement n'est pas une imagination de romancier...

J'en ai déjà trop dit, emporté par le désir d'intéresser les lecteurs à ce récit original : je m'arrête, de peur d'en dire davantage et de leur enlever ainsi tout le charme d'une découverte. Insister à propos d'un mot délicat serait une brutalité : on ne doit toucher aux fleurs qu'avec les yeux.

ALFRED DELVAU.

Paris, novembre 1865.



Voyage d'Outre Mer
Du Queens de Pontiu.

Voyage d'outre-mer
du comte de Ponthieu.



L tans passe ot i. conte en Pontiu
m̃lt amāt le siecle. En ce meisme
tans enclina le conte de Saint
Pol: nauoit nul oir de se car/
mais il auoit une sereur à Dame fu de Dou/
mart en Pontiu. Cele Dame si auoit i. fil/
Tiebaus auoit a non/ oirs fu de le conte de
Saint Pol/ mais poures bachelers estoit tan con
ses oncles Desqui. ¶ Li Quens de Pontiu auoit
fermē m̃lt boine dame/ en cele dame eut une fille.
Cele fille cruit ⁊ monteplia en m̃lt grant bien
⁊ eut bien vñi. ans dage/ mais dedens le tierc

Au temps passé, il y eut un comte de Ponthieu, aimant le monde, et, vers la même époque et dans le même pays, un comte de Saint-Pol, celui-ci sans autre héritier de sa chair qu'un sien neveu, fils de sa sœur, la dame de Dommart, lequel, ayant nom Thibault, n'était qu'un pauvre chevalier que la mort seule de son oncle pouvait faire chef de la comté de Saint-Pol.—Le comte de Ponthieu, de sa femme, benoîte et prude dame, avait eu une fille qui avait crû en grâce et en bien et avait ainsi atteint seize ans d'âge. A peine si cette gente damoiselle

en qele fu nee/ se mere morut/ ⁊ li Quens se re/
maria tant tost/ en pau de termine ot i. fil/ ⁊ il
cruit ⁊ monteplia en bien. Li Quens vit mon/
sengneur Tiebaut ⁊ si lapela de se maisnie/ ⁊
quant il lot de sa maisnie/ si monteplia li Quens
de Pontiu en mlt grant bien. ¶ Au repair dun
tournoiemēt apiela li Quens monseignr Tie/
baut si li demanda: Tiebaut qel toel de ma tere
ameries Vous le mēp. Sire/ fait Tiebaut/ ie sui
uns pources bacelers/ mais de tous les ioiaus de
Vostre tere ie nameroie tant nul con damoiselle
Vostre fille. ¶ Li Quens fu lies ⁊ dist: Tiebaut/
ie le Vous donrai se ele Vous Veut. Li Quens

*avait connu sa mère, morte quelques années après
lui avoir donné le jour. Le comte son père s'était
remarié, et, de ce second mariage, avait eu un fils,
digne frère de sa sœur, et digne compagnon du
jeune Thibault de Dommart, appelé par le comte de
Ponthieu à faire partie de sa maison.— Au retour
d'un tournoi, le vieux seigneur fit venir près de lui
son jeune commensal, pour le récompenser du zèle
qu'il avait montré jusque-là. « Thibault, lui dit-il,
quel joyau de ma terre aimeriez-vous le mieux? —
Sire, répondit Thibault, je suis un pauvre jouven-
ceau, et n'ai pas le droit de rien convoiter chez vous.
Cependant, puisque vous daignez m'interroger, je
dois vous répondre que des plus précieux joyaux
que vous possédiez, le plus précieux pour moi est
damoiselle votre fille. » Le comte, joyeux, répliqua:*

Vint la ou li damoiselle estoit/ et dist: Fille/ Vous estes mariee sen Vous ne remaint. Sire/ fait elle/ a cui. Fille/ fait il/ en men bon cheualier Tie/, bault de Domart. A sire/ fait elle/ se Vostre contes estoit Roiaumes et a moi deust rois Venir/ si me tenroie io a mlt bien mariee en lui. Fille/ fait il/ benois soit Vostres cuers. ¶ Li mariages fu fais. Li Quens de Pontiu et cil de Saint Pol i furèt/ et maint aultre pseudome. A grant ioie furent asamble et a grant deduit Desquirent bien V. ans ensamble/ mais ne plut a Diu q'il eussent nul oir/ dont mlt pesa a cascun. ¶ Une nuit iut mesire Tiebault en sen lit/ et pensa/ Diu dont

« Thibault, si ma fille vous veut, je vous la donnerai, puisque vous la voulez. » Et, incontinent, s'en allant trouver sa fille, il lui dit : « Fille, si cela vous plaît, vous êtes mariée. — Sire, répondit-elle, à qui, je vous prie? Fille, répondit le vieux comte, à mon bon chevalier Thibault de Dommart. — Ah! sire, dit la damoiselle, si votre comté était un royaume et que des rois vinssent me demander ma foi, c'est à votre chevalier Thibault de Dommart que je me tiendrais pour bien mariée. — Fille, dit le père, que béni soit votre cœur! » Le mariage se fit, auquel assistèrent le comte de Ponthieu, le comte de Saint-Pol, et un grand nombre d'autres prud'hommes. Les deux jeunes époux, heureux d'être unis, vécurent ainsi en grande liesse durant cinq années, au bout desquelles le chagrin leur vint de ne pouvoir obtenir nul héritier de leur

Vient co que iaim tant ceste dame ⁊ ele mi/ ⁊ ne
 pōons auoir oir dont Dix soit seruis ⁊ au siecle
 bien fais. Il pensa de monseigneur saint Jaqe
 quil dona as Braïs reārans co q̄l li deman/
 doient ⁊ promist sa Voie. ¶ La dame se dormoit :
 quant ele fu esuellie/ il le tint entre ses bras ⁊ re/
 quist i. don. Sire/ fait elle/ q̄el? Dame/ fait il/
 est ce seuretes q̄ io lārai? Sire/ faites loir qel
 q̄l soit/ se ie doner le puis/ ie le Vous donrai.
 Dame/ fait il/ congie daler a monseigneur saint
 Jaqe ⁊ prierai au boin sengneur quil nos doinst
 oir dont Dix soit seruis ⁊ sainte Eglise oneree.
 Sire/ fait ele/ cis dons est moult courtois/ ⁊ ie le

chair. Une nuit, messire Thibault, se tournant et retournant en son lit, murmurait: « Dieu! pourquoi, nous aimant tous les deux comme nous nous aimons, ne pouvons-nous avoir un fils pour vous servir et honorer ainsi que nous, ses père et mère? » Et à force de se retourner et de songer à cela, messire Thibault vint à songer à monseigneur saint Jacques de Galice, à qui l'on ne s'adressait jamais en vain, et il fit vœu d'aller en pèlerinage jusqu'à lui pour réclamer son intercession.— La dame, samie, dormait pendant qu'il s'agitait ainsi. Quand elle fut réveillée, il la prit aussitôt entre ses bras et requit un don.— « Lequel, sire? lui demanda-t-elle.— Dame, répondit-il, c'est de m'accorder congé d'aller vers monseigneur saint Jacques pour qu'il intercède et nous accorde un fils dont Dieu soit servi et la sainte Eglise

Bous otroi. ¶ Moult furèt en grant ioie. Tres/
 passa i. ior ⁊ autre ⁊ tierc ⁊ iurent ensi en leur
 lit. Une nuit la dame li dist: Sire/ ie Bous re/
 quier à Bous me dones. Dame/ fait il/ deman/
 des/ ie Bous donrai se ie doner Bous puis. Sire/
 fait elle/ congie daler auoec Bous en ce Voieage.
 Quant mesires Tiebaui loi/ si fu mlt dolans
 et dist: Dame/ gries cose seroit a vostre oeus; ⁊
 ele li dist: Sire/ nen doutez mie que dou meneur
 esquier que Bous aues seres Bous plus en/
 blees que de moi. Dame/ fait il/ tel Bous otroi.
 ¶ Fors Bint ⁊ nouiele corut/ ⁊ tant q li Dens
 de Pontiu le feut et māda monseigneur Tie/

*honorée. — Sire, dit la dame, ce don est grandement
 courtois et je vous l'octroie volontiers. » — Tous deux,
 réconfortés par cette espérance, ne songèrent plus
 de cet instant à autre chose. Trois jours après, pen-
 dant qu'ils étaient au lit, la dame dit à son mari :
 « Sire, à mon tour je requiers de vous un don. — Dame,
 répondit-il, ce qu'il sera en mon pouvoir de vous
 donner, je vous le donnerai : demandez-moi. — Sire,
 reprit-elle, je requiers congé d'aller avec vous en ce
 voyage. » Messire Thibault, entendant cela, en fut
 chagrin et dit : « Dame, c'est griève chose. — En
 quoi, sire, serez-vous plus embarrassé de moi que de
 vous ? — Je consens, puisque vous le voulez, chère
 dame, et vous octroie ce don comme vous m'avez
 octroyé le mien. » — Aussitôt le jour paru, la nou-
 velle de ce voyage courut partout, et le vieux comte*

baut et li dist: Tiebaut/ Vous estes li pelerins
 Boes/ ce me dist on/ ⁊ me fille. Sire/ fait il/ cest
 Boirs. Tiebaut/ fait il/ de Vous mest bel et de
 li me poise. Sire/ fait il/ ie ne li peut escondire.
 Tiebaut/ fait il/ moues quant Vous Boles ⁊
 hastes Vous: palefrois ⁊ roncis ⁊ somiers ie Vous
 liuerrai ases et autre auoir. Sire/ fait il/ grant
 mercis. ¶ Il saparelle ⁊ muet a moult grant ioie/
 ⁊ Ba tant q'il aprocce monseigneur saint Jaqe a
 mains de ii. iornees. Une nuit iug une boine
 Bille. Au soir aplla loste ⁊ demanda li de la Voie
 dou demain quele ele seroit/ ⁊ il li dist: Sire/ près de
 ceste Bille aueres un peu de forest a passer/ apres

de Ponthieu, l'apprenant, manda auprès de lui monseigneur Thibault. — « Thibault, lui dit-il, vous avez fait vœu de pèlerinage, et ma fille aussi? — Sire, répondit Thibault, c'est vrai. — Thibault, reprit le comte, de vous je l'accepte sans peine, mais de ma fille cela me pèse au cœur. — Sire, reprit Thibault, je n'ai pu m'y opposer. — Thibault, dit le comte, puisqu'il est en ainsi, partez quand vous voudrez, et hâtez-vous afin d'être plus tôt revenus. Je vous remettrai tout ce qui vous est nécessaire, palefrois, roncis et sommiers, deniers et avoir. — Sire, grand merci, répondit Thibault. » — Lors il s'appareilla en grande hâte et partit en grande joie, tant et si bien qu'il ne tarda pas à arriver un soir dans une bonne ville, à deux journées de monseigneur saint Jacques. Il appela son hôte et s'informa auprès de lui de la voie

toute ior bele Voie. Atât se teurent. Li lit furent
 aparellie/ si Bont iisir. ¶ El demam fist mlt bel.
 Pelerin se leuerent ains q'il fust iors ⁊ fisent noise/
 ⁊ mesires Tiebaut sesuella ⁊ se troua un peu pe/
 sant sen sanc/ ⁊ dist a sen canbrelenc/ lieue te ⁊ fai
 nostre maisnie leuer ⁊ tourser ⁊ aler leur Voie/ ⁊ tu
 remantras ⁊ torseras nostre lit/ qe ie sui un peu
 pesans ⁊ mehaities. Cil le commanda ⁊ il sen
 alerent. Petit demoura apres/ mesire Tiebaut se
 leua/ li Bales torsa/ ⁊ li palefrois furent aparellie/
 si monterent ⁊ nestoit encore mie iors/ mais mlt
 faisoit bel. ¶ Il isirent de la Bille il troi sans
 plus de conpagnie fors que de Diu ⁊ apocie/

*qu'il aurait à suivre le lendemain.... « Sire, répon-
 dit l'hôte, près de cette ville est une forêt par laquelle
 il vous faudra passer, mais la forêt franchie, vous
 aurez jusqu'au bout une belle voie. » Ce point éclair-
 ci, messire Thibault fit apprêter les lits et s'en alla
 dans le sien. Le lendemain matin, le temps étant très-
 beau, il s'éveilla la tête un peu pesante. — « Lève-toi
 et fais lever nos gens, dit-il à son chambellan, je me
 sens alourdi ce matin plus que de coutume; qu'ils
 prennent les devants, je les rejoindrai. Toi, reste
 pour m'aider et trousser notre harnais. » Le cham-
 bellan obéit et fit partir gens et sommiers. Quand ils
 furent partis, messire Thibault se leva, un valet
 l'habilla, et, leurs palefrois appareillés, sa dame et
 lui montèrent dessus et partirent par le chemin qu'a-
 vaient pris leurs gens. Le jour commençait à peine.*

rent de la forest/ ⁊ quant il i Vinrent/ si trouerent
ii. Voies/ l'une bone ⁊ lautre mauuaise/ ⁊ dist
au cambrelenc : fier des esperons/ ataing nostre
gent ⁊ di q'il n'os atengent : laide cose est a dame
de cheuaucier parmi forest a pau de compaignie.

¶ Cil sen Ba grant aleure/ ⁊ mesire Tiebaui
Vint a la forest ⁊ troua les ii. Voies/ ⁊ ne seut
lequele aler/ ⁊ demanda le : Dame/ laquelle irons
nous/ ⁊ elle dist : Sire/ se Diu plaist/ la bone.

¶ En la forest auoit larrons qui la mibatoient
la fause Voie pour faire les pelerins desuoier.
Messire Tiebaut descendi ⁊ esgarda la Voie/ ⁊
troua la fause Voie plus antee ⁊ plus large que

Ils sortirent de la ville et approchèrent de la forêt sans autre compaignie que celle de Dieu. Devant eux étaient deux voies, l'une bonne et l'autre mauvaise. Thibault dit à son chambellan: «Pique des éperons, rejoins nos gens et ramène-les vers nous, car laide chose est pour une dame de chevaucher dans une forêt en si petite compaignie.» Le chambellan obéit à grande erre, laissant son maître seul avec sa dame. Thibault, en attendant qu'il revînt, entra dans la forêt pour mieux s'assurer de laquelle des deux voies il devait prendre, sans pouvoir s'arrêter à aucune. — «Dame, dit-il, par laquelle devons-nous aller? — Sire, répondit-elle, par la bonne, s'il plaît à Dieu.» — En cette forêt il y avait force larrons qui brouillaient et embarrassaient les sentiers afin d'égarer les pèlerins. Messire Thibault descendit de cheval pour

la boïne/ et dist: Dame/ alons de par Diu cesti.
 Il entrerent ens ⁊ alerent bien le quart dune
 lieue. La Voie comença a estrecier ⁊ rain furent
 bas/ ⁊ il dist: Dame/ moi samble que nous
 nalons mie bien. Quant il eut ce dist/ il dist
 deuant lui iiii. hommes armes come larons
 sur grans cheuaus ⁊ cascuns lance en sa main;
 ⁊ quant il les ot veus/ il resgarda ariere ⁊ en
 vit autres iiii. en autel maniere atornes/ ⁊ dist:
 Dame/ ne vous effrees de cose q̄ voies. Il
 salua les premiers et il se teurent a son salu.
 Apres il leur demanda quil pensoient enuers
 lui/ ⁊ li Uns li dist/ se sares vous ia/ ⁊ il muet a

*mieux s'y reconnaître, s'avança de ci de là et vit
 l'une des deux voies, la mauvaise, plus large et d'un
 meilleur aspect que la bonne, qui ne lui inspirait
 nulle confiance. — « Dame, dit-il, suivons cette route-
 ci. » En conséquence, ils s'engagèrent là-dedans et y
 firent environ un quart de lieue. Au bout de ce temps,
 le sentier, d'abord d'un accès facile, commença à se
 rétrécir, et les halliers à devenir plus épais et plus
 sombres. • Dame, dit-il, il me semble que nous nous
 sommes dévoyés. » Il avait à peine achevé ces paroles
 qu'il aperçut devant lui, montés sur de grands
 chevaux, quatre hommes armés comme le sont lar-
 rons, la lance à la main; il regarda derrière lui et
 en aperçut quatre autres, armés et vêtus de la même
 manière. — « Dame, dit-il, quoi que vous voyiez, ne
 vous effrayez point, je vous prie. » Lors, se tournant*

lui le glaive ⁊ le cuide ferir parmi le cors/ ⁊ mesire Tiebaut vit le cop venir/ si douta ⁊ baissa le cors/ ⁊ cil fali a lui/ mais au trespaser ieta mesire Tiebaut le main desfeure le glaive/ si le toli au laron/ ⁊ mut as iii. dont cil estoit mus/ ⁊ en fiert i. parmi le cors si locit ⁊ il recueure ⁊ muet ariere ⁊ fiert celui q primes estoit mus a lui parmi le cors ⁊ locit. ¶ Ensi pleut a Dieu q des viii. ocit les iii./ ⁊ li v. lauironerent ⁊ li ocisent sen palestro ⁊ il cai sans auoir ble/ ceure qui li greuaft. Il nauoit espee ne autre armeure dont il se deffendist. Il li tolirent sa reube dusca se cemise ⁊ esperons ⁊ hoefes/ ⁊ pri/

vers les premiers larrons, il les salua sans qu'ils lui rendissent son salut, et leur demanda ce qu'ils attendaient de lui : « Vous allez l'apprendre ! » lui répondit l'un d'eux en se précipitant sur lui la lance en avant pour l'en traverser. Mais Thibault avait vu venir le coup, et il l'évita, tout en essayant d'en porter un à son tour. Les autres larrons l'entourèrent ; mais lui, avec l'aide de Dieu et de son courage, ne tarda pas à se débarrasser de trois des plus mutins d'entre eux huit. Les cinq qui restaient l'entourèrent de plus près, et tuèrent son palestro : il tomba par terre sans avoir blessure autrement grave, mais désarmé de toutes ses armes, et par conséquent sans aucun moyen de défense. Les larrons lui enlevèrent tous ses vêtements jusqu'à la chemise, housseaux et éperons, et, de la courroie de son épée, lui liant les

sent le corioe dune espee ⁊ li loierent les mains
 ⁊ les pies/ si le geterent en i. Buisson de ronces/
 ⁊ quant il eurent cou fait/ il Vindrēt a la dame/ si
 li tolirent son palefroi ⁊ sa robe dusca la chemise
 ⁊ elle estoit mlt bele/ ⁊ ne pourquant si plou/
 roit elle mlt durement. ¶ Luns des larrons
 lesgarda ⁊ dist: segnor/ iai men frere perdu/ si
 Voel auoir ceste dame en restor. Li autres dist
 ausi: ia io men cousin germain/ autant i clam
 ia ou come Vous ⁊ autel dist li tiers ⁊ li quars ⁊
 quins leur dist/ segnor: en li retenir narons nous
 mie grant preu/ mais menon le en ceste forest ⁊
 faisons de li nos Volentes/ puis le remetons a

mains et les pieds, ils le jetèrent en un buisson de ronces. Ce coup fait, ils revinrent vers la dame, l'enlevèrent de dessus son palefroi, la dévêtirent complètement, et s'aperçurent alors combien elle était belle, quoiqu'elle pleurât beaucoup. — « Seigneurs, dit un des larrons, je viens de perdre un frère, je veux avoir cette dame en échange. » Un second larron en dit autant de son cousin germain et voulut de même prendre la dame pour lui. Un troisième et un quatrième dirent comme les deux premiers. Le cinquième, plus sage, leur dit : « Seigneurs, à vouloir retenir et garder cette dame chacun en notre particulier, nous n'aurions aucun profit ni avantage. Mais, puisqu'elle est belle et de corps gent, menons-la dans ce fourré, faisons-en tous à notre volonté, et après laissons-la aller son chemin. » Ainsi firent-

Voie ⁊ le lafons aler. ¶ Ensi le fisent ⁊ le re/
menerent a le Voie/ ⁊ mesire Tiebaut le Dist ⁊ dist
li: Dame/ pour Diu/ deslies me/ car ces ronces
me grieveunt mlt. La dame Dist Vne espee gesir
qui fu a i. des laroins qui ocis fu/ si le prist ⁊ Vint
Vers monseigneur Tiebaut ⁊ si dist: sire/ ie Vous
deliuerai. Elle le cuida ferir pmi le cors/ ⁊ il
Vit le cop Venir/ si le duta/ ⁊ si durement trefali q
les mains ⁊ li dos furent deseure/ ⁊ ele le fiert si
qelle le bleca es bras ⁊ copa les corroies/ ⁊ il senti
les mains lasqier/ ⁊ saca a lui ⁊ rompi les loiens
⁊ sali sus en pies ⁊ dist: Dame/ se Diu plaist/
Vous ne me ocires huimais. Et elle li dist:

ils au su et vu de messire Thibault, toujours empêché par ses liens.—Quand la dame eut été ramenée dans le chemin devant messire Thibault, celui-ci lui dit: « Pour Dieu, dame, déliez-moi, car ces ronces me déchirent le corps. » La dame, sans lui répondre, apercevant à quelques pas de là une épée oubliée par les larrons, s'en saisit, et, se précipitant sur monseigneur Thibault, elle essaya de l'en frapper, en lui disant: « Vous voilà délivré! » Thibault, voyant venir le coup, avait fait un effort pour l'éviter, et, dans la violence de cet effort, tous ses membres étant secoués, ses mains s'en trouvèrent déliées; quant aux courroies qui retenaient ses pieds et le reste de son corps, elles furent entamées par l'épée de la dame qui, tout en le blessant, aida à le débarrasser de ses liens. Lors, se redressant de sa hauteur, il dit:

Certes/ sire/ ce poise moi. ¶ Il li toli l'espee & li mist le main sur l'espaule & len remena le Voie q'il estoient Venu; & quant il Vint a l'entree/ si troua de sa compaignie gnt partie u il estoient Venu/ & qnt il le Virent nu/ se li demanderent/ sire/ à Vous a ensi atorne/ & il leur dist à l'arons auoient encontres q'i ensi les auoient atornes/ & il en fisent grant doel/ mais tost furèt ratorne/ si monterent & alerèt leur Voie. ¶ **C**el ior cheuauerent/ nonques a la dame piaour semblant mesire Tiebaut nen fist. Le nuit il iurent en Vne boine Ville. Mesire Tiebaut demàda a l'oste s'il i auoît maison de relegion u en peust

« Dame, s'il plaît à Dieu, vous ne me tuerez pas maintenant! -- Certes, sire, et c'est ce qui me pèse, répondit-elle. » — Monseigneur Thibault lui ayant enlevé l'épée, lui mit la main sur l'épaule, et la ramena jusqu'à l'entrée du chemin, où il trouva toute sa compaignie, qui fut bien étonnée de le voir ainsi nu et déchiré par les ronces : « Sire, lui demanda-t-on de tous côtés, qui vous a mis en cet état? » Thibault raconta sa rencontre des larrons et les vilenies qu'ils lui avaient faites, ce dont chacun fut très-affligé. Puis, le désordre de ses vêtements réparé, il monta à cheval et l'on reprit la voie, la bonne cette fois. Tout le jour ils chevauchèrent ainsi à travers la forêt, sans que messire Thibault sonnât mot à sa dame sur ce qui s'était passé et lui fit plus froide apparence. Vers le soir ils arrivèrent en une bonne

Une dame laiffier/ ⁊ li oſtes li dit: Sire/ bien
 vous en eſt auenu/ ci de hors en a Une moult
 reſlegieufe. ¶ Cele nuis paſa/ lendemain meſire
 Tiebaut i ala ⁊ ſi oi meſſe/ apres il pria a la/
 beeſſe que cele dame li gardaſt. Elle li otria.
 Meſire Tiebaut i laiffa de ſa maiſnie p li ſeruir/
 ⁊ ſen ala ⁊ fiſt ſon pelerinage ⁊ reuint par la
 dame. Bien fiſt en la maiſon ⁊ reprift la dame
 ⁊ le ramena en ſen pais ⁊ a ſi grant honeur ⁊ a ſi
 ioie cōm il le auoit menee/ fors qe de geſir en ſon
 lit. ¶ Au reuenir en la tere mlt fiſt on grant ioie
 de lui. ¶ Il li fu li Quens de Pontiu ⁊ ſes oncles li
 Quens de Saint Pol/ ⁊ li dame fut moult hone/,

ville, et le premier ſoin de meſſire Thibault fut de
 demander à ſon hôte ſ'il connoiſſait près de là une
 maiſon de religion où l'on pût laiſſer une dame.
 « Bien auiſé êtes-vous, ſire, répondit l'hôte; il y a
 hors des murs la maiſon que vous cherchez, et la plus
 religieufe qui ſoit au monde. » — Le lendemain matin,
 meſſire Thibault alla dans ce couuent entendre la
 meſſe; quand il l'eut entendue, il ſ'informa de l'ab-
 beſſe et lui demanda ſi elle ſentirait à garder ſa
 dame, ce à quoi l'abbeſſe ſentit. Meſſire Thi-
 bault, donc, ayant laiſſé ſa dame en cette ſainte
 maiſon, avec une partie de ſes gens pour la ſeruir,
 continua ſa route juſqu'à la fin, et, ſon pèlerinage à
 monſeigneur ſaint Jacques une fois fait, il ſ'en re-
 vint par le même chemin, retira ſa dame de l'abbaye,
 qu'il combla de biens, et la ramena en ſon pays avec

ree de dames ⁊ de demisseles. ¶ Le ior li Quens de Pontiu menga auoec mōseigneur Tiebaut a sescuelle. Apres le mengier il li dist : Tiebaut biaux fix/ q̄i lonc Ba il Voitt/ or me contes au/ cune auenture à vous aues Beue ū oi dire. Et mesire Tiebaut li respondi q̄l nē sauoit nule auenture conter/ et li Dens autre fois sen pria/ et il dist : Sire/ puiscau dire Vient/ ie nel vous dirai mie en loie de tant de gent. Li Quens se leua ⁊ le prist p̄ le main/ ⁊ le mena a une part/ ⁊ mesire Tiebaut li conta q̄ensi estoit auenu i. cheualier ⁊ une dame/ mais il ne noma mie lui/ ⁊ li Dens li demāda q̄ li cheualier auoit

le même honneur et la même joie qu'au départ, sauf qu'il la laissait seule maintenant dormir en son lit. — Le retour de messire Thibault fut accueilli comme il convenait; le comte de Ponthieu et le comte de Saint-Pol, son oncle, lui firent fête, et sa dame fut honorée de son côté par ses dames et damoiselles. Ce jour-là, le comte de Ponthieu dînant en particulier avec monseigneur Thibault, lui dit : « Thibault, mon beau fils, vous venez de loin, vous devez avoir aventures à me conter? — Aucune, sire, répondit Thibault. » Une autre fois, le comte de Ponthieu l'en priant encore, il lui dit : « Sire, puisque vous l'exigez, je vous en raconterai une, mais ce ne sera pas devant tant de monde, j'attendrai que nous soyons seuls, vous et moi. » Entendant cela, le comte de Ponthieu se leva, prit Thibault par la main et le mena

fait de la dame/ ⁊ il li dist q'il lauoit remenee/ ⁊
autel ioie ⁊ autel honneur com il len auoit menee
fors qe de gesir en sen lit. Tiebaut autre sens
eut li cheualier qe iou neuse/ que par le foi q' ie
doi Vous que ie leuse la pendue a le brance dun
arbre par les treces dune ronse ü de le corioie
meisme. Sire/ fait mesire Tiebaut/ sene fust mie
la cose si bien creue come elle sera q'nt la dame
meismes le temongnera. Tiebaut/ fait il/ saues
qui li cheualier fu. Sire/ oie bien. Qui fu il/ fait
li Dens. Sire/ fait il/ ce fui ie. Dont fu ce ma
fille cui ensi auint. Sire/ fait il/ Voire. Tie/
baut/ fait il/ bien en estes Dengies qui ramenee

à part, où Thibault lui conta alors sa propre aventure sans lui dire qu'elle fût sienne. Le comte demanda ce que le chevalier avait fait de la dame, et Thibault lui répondit qu'il l'avait ramenée en grande pompe et honneur, tout comme au départ, sauf qu'il s'était refusé la joie et l'honneur de dormir avec elle en son lit. — «Thibault, s'écria le vieux comte, le chevalier jugeait cela autrement que je ne l'eusse jugé; car, à sa place, par la foi que je vous dois, j'eusse pendu la dame à la branche d'un arbre avec ses propres cheveux ou avec ma propre courroie!... —Sire, dit Thibault, la chose mérite sans doute peu de créance; peut-être sera-t-elle plus crue quand la dame elle-même la racontera. — Thibault, reprit le comte, connaissez-vous ce chevalier? —Oui, sire. — Quel est-il? —Moi, sire. — Alors c'est de ma fille qu'il

le maues. ¶ A le grant ire q'il auoit il apiela la dame ⁊ li demanda se Boirs estoit que mesire Tiebaut auoit dit/ ⁊ elle demāda coi? Denfi le Hausistes ocire. Sire/ fait elle/ oil. Pourqe le Hausistes Vous faire? Sire/ fait elle/ pour cou q'encore me poise qe ie ne le fis. ¶ Li Quens laisa ce eſter ⁊ la cort de partir. Mais dedens le secont ior Vint li gens a Rue sur le mer ⁊ me/ sire Tiebaut ⁊ ses ſix/ ⁊ fist la dame amener. Li gens fist i. Batel aparellier fort ⁊ bñ portant. Se fist le dame metre ens ⁊ ſi fist metere i. tonel ⁊ fu ⁊ poi/ ⁊ il entrerēt tous iiii. auoec/ ſans compaignie d'autre gent/ fors des marōniers qui

s'agit?—C'est vrai, sire.—Thibault, vous vous êtes bien vengé de me l'avoir ramenée! » — Dans la grande colère où il était, le vieux comte de Ponthieu appela sur l'heure même sa fille et lui demanda si ce que lui avait raconté Thibault était vrai.—« Quoi, sire? demanda-t-elle.—Que vous avez voulu le tuer?—Sire, oui, c'est vrai.—Pourquoi donc le vouliez-vous tuer?—Sire, tout ce que je peux vous dire, c'est que je regrette de n'avoir pu le faire. » — La chose en resta là pour le moment. Mais quelque temps après, étant à Rue-sur-Mer, avec messire Thibault et son fils, le comte de Ponthieu manda auprès de lui la dame sa fille. Quand elle fut arrivée, il fit appareiller une nauf, dans laquelle il fit placer un grand tonneau; puis, quand tout fut prêt et le vent favorable, il fit monter dedans avec lui la dame sa fille,

les menerēt/ ⁊ fist li q̄ens nagier bñ ii. lieues
 en mer/ ⁊ q̄nt il Vinrent la/ il fist dun tonel
 lun des fons ferir hors/ ⁊ prist la dame q̄ mlt
 ext bele ⁊ bñ acefnee/ si le fist metre ou tonel/
 ⁊ fist le fons referir apres li ⁊ bñ repoler/ ⁊ le
 bondenel si ratirer q̄i aue ni peust entrer/ ⁊ fist
 le tonel metre sur le bort de le nef/ si le bouta de
 sen pie en le mer/ puis le cōmanda au Vent ⁊ as
 ondes. ¶ Mlt en fu mesire Tiebaut dolans
 ⁊ ses frere. Il li q̄eurent as pies ⁊ li prierēt pour
 Dieu q̄e de ce tonel le peussent oster. Il ne leur
 Hout octroier/ mais ancois q̄e li q̄ens fust a tere
 repairies/ Vint i. nef marceande deuers Flan/

son fils et messire Thibault, sans autre compagnie
 que celle des mariniens. Ceux-ci nagèrent de leur
 mieux pendant deux lieues. Lorsqu'il eut jugé le
 moment opportun, le comte de Ponthieu fit découvrir
 le tonneau, fit entrer dedans, qu'elle le voulût ou
 non, la dame sa fille, belle et parée comme elle était,
 et, quand elle eut obéi, il re ferma le tonneau, le fit
 placer sur le bord de la nauf, et, de son pied, le
 poussa dans la mer, le recommandant aux ondes et
 au vent. — Messire Thibault était chagrin de cette
 action, et aussi son jeune frère. Tous deux, se jetant
 aux pieds du vieux comte de Ponthieu, le supplièrent,
 au nom de Dieu, de tirer la dame hors de cette pri-
 son. Le comte de Ponthieu n'y voulut jamais consen-
 tir. — Heureusement, peu de temps après, des mari-
 niers de Flandres qui s'en allaient en terre sarrasine

dres q̄ sen aloit en tere de Sarrafins p̄ gaingnier/
 ⁊ Beirèt le tonel flotter/ ⁊ dist li Dns/ Des la i.
 tonel Voit se nous lauiens caiens aidier nos
 poroit il. ¶ Lenuoierèt pourouec/ ⁊ mis fu en le
 nef. Il le resgarderèt ⁊ Beirent le fons nouel
 repoiet. Il les fonsérèt ⁊ trouerèt la dame ens
 gisant tele cōme sor lestaindre/ car airs li estoit
 fatis/ col gros ⁊ Baire enfle ⁊ les leys lais. Et
 quant elle reut lair/ si respira ⁊ sospira. Li
 marceant furèt entor li ⁊ lapelerent/ mais ele
 neut pooir de parler. Li airs li reuint ⁊ eut
 pooir de parler ⁊ parla a aus/ ⁊ il li demanderèt
 q̄i ele estoit ⁊ ele leur cela Berite ⁊ dist q̄ par

pour y faire commerce, voyant ce tonneau flotter, s'en emparèrent, l'amenèrent à bord de leur navire, et, l'ayant effondré, aperçurent avec étonnement la dame à moitié morte, gonflée, horrible, l'air lui ayant manqué. Ils ne savaient encore ce que c'était; mais bientôt, ressentant l'atteinte bienfaisante de l'air salé, elle commença à respirer, puis à soupirer, et, au bout de quelques instants, à parler. Lors, les mariniers lui demandèrent qui elle était et pourquoi elle était dans ce tonneau, et elle, leur cédant la vérité, se contenta de leur répondre qu'elle se trouvait là-dedans par suite d'une cruelle aventure et d'un grand forfait. Puis elle mangea, but, désenfla, et redevint aussi belle que devant, ce dont elle eut autant de joie qu'elle avait eu de chagrin de sa laideur momentanée. — A force d'aller ainsi, le navire des

cruel auenture estoit la Venue ⁊ par grant for/
 fait. Ele māga ⁊ but/ ⁊ desensla ⁊ deuint mlt
 bele/ sele eust tant ioie cōme ele auoit duel.
 ¶ Tāt crut la nef q̄ ele Vint deuant Aumarie/
 ⁊ quant il eurēt hauene pris/ galies Virent en/
 cōtre aus q̄ leur demāderent q̄ gens erent/
 ⁊ disent: marceant sōmes. Il auoient leur con/
 duis des haus homes q̄ils pooient aler en totes
 parties sauuent. Il misent la dame sor tere/
 ⁊ furent auoec li/ ⁊ demanda li i. a lautre q̄il
 en feroient/ ⁊ li Vns dist q̄ le Venderoiet/ ⁊
 li autres dist: se ien fuisse creus/ nos en ferons
 present au soudant d'Aumarie/ sen amendera

marchands flamands finit par arriver devant Aumarie, où il prit havre. Des gens du port vinrent, qui leur demandèrent quels ils étaient: — « Nous sommes des marchands, répondirent-ils, et nous avons un sauf-conduit qui nous autorise à naviguer en sûreté. » Cela dit, ils débarquèrent, eux et la dame, s'interrogeant les uns les autres pour savoir ce qu'ils feraient de celle-ci. — « Nous la vendrons, » proposèrent les uns. — « Si vous m'en croyez, proposa un autre, nous en ferons don au soudan d'Aumarie, afin de l'intéresser à nous. » Cet avis parut le meilleur, et ils se hâtèrent de conduire la dame au soudan, qui était homme fort jeune, et qui, la trouvant à son gré, l'accepta bien volontiers, tout en leur demandant qui elle était. — « Sire, répondirent-ils, nous ne savons; c'est par aventure que nous l'avons rencontrée en

nos afaires. ¶ Il si asentirēt tout ⁊ p̄sent
la dame ⁊ lenmenerēt au soudant q̄i iouenes
hom estoit/ ⁊ len fisent present ⁊ il le recut m̄lt
volentiers q̄ele ert m̄lt bele dame. Li soudant
demanda q̄ele estoit/ ⁊ il disent: Dire/ nos ne
sauons/ mais par tele auenture fu trouee. M̄lt
leur fist de bien/ ⁊ la dame cueilli en m̄lt grant
amour. Ele fu sur ferme tere/ se li reuint cou/
lours/ ⁊ le comēca a conuoitier ⁊ a amer/ ⁊
⁊ li fist req̄ere p̄ latiniers q̄ele li desist de q̄el
linage ele estoit. Ele nule Verite nen haut
dire. Il pensa b̄n a cou q̄ il Deoit en li q̄ ele
estoit haute fēme/ ⁊ le fist req̄ere se ele estoit

mer. » Le soudan les récompensa comme il convenait et emmena la dame avec empressement. — Une fois sur terre ferme, les couleurs et la santé revinrent complètement à la dame, qui s'en trouva plus belle d'autant, et si belle que le soudan se mit à la convoiter et aimer de grand amour, la requérant par latiniers de lui bien vouloir dire de quel lignage elle était. Elle répondit, mais en celant la vérité, et, malgré cela, comme il devinait qu'elle devait être de quelque haute famille, il lui fit demander encore que, si elle voulait renoncer à sa foi de chrétienne, il la prendrait de bon cœur pour sa dame. Elle, alors, comprenant que mieux valait faire de gré ce qu'il pouvait lui faire faire de force, consentit à tout ce qu'il exigeait : elle abjura et fut épousée. Peu de temps après, elle accoucha d'un fils, et, l'année d'ensuite,

crestiène/ ⁊ que se ele voloît sa loi laisser q'il le
 prenderoit. Ele vit bien q' mix li voloît faire
 p' amours q' p' force/ si li māda q' ele le feroit.
 ¶ Il lespousa quant ele fu renoie/ ⁊ crut en mlt
 grant amour enuers li/ ⁊ petit fu auoec lui
 quant ele concut ⁊ eut i. fil. ¶ Elle fu de la
 compengnie a la gent ⁊ parla ⁊ entendî sarra/
 sinois/ ⁊ petit demoura apries q' ele eut Vne fille.
 Ensi fu bien ii. ans ⁊ demi auoec le soudant/
 ⁊ entendî sarra sinois ⁊ parla mlt bien. ¶ Or dist
 ensi q' li q'ens estoit en Pontiu ⁊ mesire Tiebaut
 ⁊ ses fix. Li q'ens fu en mlt grief pensee ⁊ me/
 sire Tiebaut ne soisoit remarier/ ⁊ li fix le conte

*d'une fille, qu'elle élevait comme il fallait, en s'ac-
 coutumant elle-même aux mœurs et au langage du
 pays qui l'avait recueillie. — Pendant ce temps, le
 comte de Ponthieu était dolenté par de fâcheuses
 pensées; messire Thibault n'osait pas se remarier, et
 quant au fils du comte, témoin de la douleur de son
 père et de son ami, il ne voulait pas se faire armer
 chevalier, quoiqu'il fût en âge pour cela. Un jour,
 plus tourmenté que de coutume par le remords du
 meurtre de sa fille, qu'il ne croyait plus aussi légi-
 time qu'au moment où il l'avait accompli, le comte
 de Ponthieu résolut d'en avoir la conscience nette,
 et, en conséquence, s'en alla vers l'archevêque de
 Rouen, à qui il se confessa; puis il prit la croix.
 Messire Thibault, voyant le comte, son bon sire,
 croisé, se confessa et se croisa de même. Le fils du*

pour li dolour q'il deoit à si ami auoient/ ne
 voloit cheualiers deuenir/ et se estoit bien d'age
 qestre le peust. ¶ Un ior li qens pensa et douta
 du pece quil auoit fait de se fille. Il traist a
 l'archeuesque de Roem/ si se confessa a lui et prist
 le crois/ et quant mesire Tiebaut vit à li qens
 ses boins sires estoit croises/ si se confessa et croiz
 sa. Li frs le conte vit sen pere croisie et monz
 seigneur Tiebaut sen frere quil amoit tant/ si
 se croisa. Li qens ses pere le dist/ si len pesa et
 dist : Biaus frs/ pour coi estes vous croises?
 Or remanra la terre vide. Li frs li respondit :
 Biaus pere/ ie sui croises pour Dieu seruir et

comte, voyant son père et son frère, que tant il aimait, croisés, se croisa à son tour comme eux, ce dont le comte de Ponthieu fut affligé. — « Car voilà ma terre vide, lui dit-il ; beau fils, pourquoi vous êtes-vous croisé? » — Beau père, c'est pour mieux vous servir, Dieu et vous. » — Le comte de Ponthieu quitta donc sa comté, accompagné de messire Thibault et de son fils, et tous trois s'en allèrent en pèlerinage dans les lieux saints. Quand ce pèlerinage fut terminé, le comte, ne jugeant pas qu'il avait encore assez fait, et voulant faire davantage, entra pendant un an au service du Temple avec tout sa compagnie, et, l'année finie, se décida alors seulement à retourner voir sa terre et ses amis. En conséquence, après avoir fait appareiller un navire à Acre, il quitta les lieux saints avec son fils et messire Thibault, et profita d'un vent

por vous. ¶ Li qens saparella ⁊ mut ⁊ sen ala/
 ⁊ mesire Tiebaut ⁊ ses sif a grant sauete Vin/
 rent en la tere ⁊ de cors ⁊ dauoir/ fisent leur
 pelerinage mlt saintement en tous les lius ou il
 furent con deuoit Diu seruir ⁊ quant li qens
 eut cou fait/ il pensa qencore Voloit il plus
 faire/ si sadona au seruite dou Temple i. an
 il ⁊ sa compaignie/ ⁊ quant ce Vint au chief de
 lan/ il pensa quil Voloit Visiter sa tere ⁊ ses
 amis. Il enuoya a Acre ⁊ fist nés aparellier/
 prist congie a la tere ⁊ Vint a Acre ⁊ entra en
 mer. A Vent mlt bien portant issirent du hauene
 d'Acre/ mais pau leur dura. Quant il furent

favorable pour s'embarquer. — A peine le navire eut-il gagné la haute mer, que le vent changea, et, de doux, devint terrible, à ce point que bientôt les marins ne surent plus où ils étaient ni ce qu'ils allaient devenir en cette occurrence. A chaque instant, ils s'attendaient à être submergés et noyés. Ce que voyant, le comte de Ponthieu, son fils et messire Thibault se rapprochèrent et se joignirent étroitement pour être frappés ensemble. Bientôt on aperçut la terre. Le comte de Ponthieu demanda aux marins quelle elle était, et ils lui répondirent que c'était le pays d'Aumarie, appartenant aux Sarrasins. — « Sire, que voulez-vous faire? » — Abordons, dit le comte ; nous ne pouvons trouver péril plus grand que celui où nous sommes de nous noyer. » — Le navire, battu du vent et des flots, entra, comme il put, dans

en haute mer/ si le souprist uns Dens durs ⁊ oribles/ si à li maronier ne seurent qel part il aloient. Tascune eure cuidolent noier/ si sa/ coufurent ensanble li sif au pere ⁊ li nies au neuu. Li troi sacoufurent si fort ensanble con ne les pooit departir. Petit eurent ale en tel maniere quant il Virent tere ⁊ demâderêt as maroniers qes tere cestoit/ ⁊ il respondirent q cestoit tere de Sarrafin/ ⁊ si lapeloit on le tere d'Aumarie/ ⁊ disent: Sire/ q plaist Vous? Et li Dens leur dist: laissez coire/ de plus cruel mort ne poons nous morir q de noier. ¶ Il Vînrêt de/ Bant Aumarie tot a l'agen. Galies ⁊ batel

le port, où vinrent aussitôt à sa rencontre des naufs pleines de Sarrazins, qui s'emparèrent de tout ce qu'il contenait, corps et biens, et en firent présent au soudan. Celui-ci envoya tous les chrétiens en prison, et comme le comte de Ponthieu, son fils et messire Thibault se tenaient toujours aussi étroitement embrassés, à ce point qu'on ne les pouvait séparer, il ordonna qu'on les mît en une prison à part, où ils furent si maltraités que le jeune fils du vieux comte en devint gravement malade. — Vingt et un jours après, il y eut grande fête pour célébrer l'anniversaire de la naissance du soudan. A l'issue du festin, les archers et autres gardes du palais s'avancèrent, réclamant leur droit. — « Lequel? » demanda le soudan. — Sire, un captif pour nous servir de cible au bersel. — Allez donc en mes prisons et prenez le plus

plaines de Sarraſins leur Vînrêt encontre/ ⁊ le
 priſent ⁊ menerent deuant le ſoudant/ ſil en
 fiſent preſent de tous leur auoirs. Li ſoudant
 les departi ⁊ enuola en ſes priſons. Li Dens ⁊
 ſes fix eſtoient ſi fort acouſu enſemble ⁊ acole/
 con ne les pooit departir/ ſi comande li ſoudant
 a metre en carte a par aus. La furent Vne piece
 a grant meſchieſ/ ⁊ li fix ⁊ li contes i fu mlt
 malades. ¶ Apres Vingt i. iors q li ſoudant
 fiſt Vne grant feſte du ior de ſe naiſſence. Li
 cours fu grande. Apres le mengier arcier ⁊ tur/
 cople Vînrerent au ſoudant de Aumarie ⁊ diſent:
 Sire/ nos requerrons no droit. Il demâda coi/ ⁊

*vieux ou le plus malade. » Ils allèrent et ils rame-
 nèrent le comte de Ponthieu, dont la barbe était fort
 longue et dont les cheveux étaient fort en désordre.
 — « Celui-là, en effet, n'avait plus grand temps à
 vivre, dit le soudan ; emmenez-le. » — La femme du
 soudan, qui assistait à la fête, eut le cœur attendri
 de pitié en voyant le comte de Ponthieu en cet état
 misérable. — « Sire, dit-elle au soudan, je connais la
 langue franque ; s'il vous plaît, je voudrais parler
 à ce pauvre homme. — Dame, j'y consens volontiers. »
 La dame alla donc vers le comte et lui demanda d'où
 il venait et quel homme il était. — « Dame, lui répon-
 dit-il, je viens d'une partie de la terre de France
 qu'on appelle Ponthieu, et, quand je l'ai quittée, j'en
 étais le seigneur et maître. » Lorsqu'elle eut entendu
 cela, la dame revint au soudan, à qui elle dit : « Sire,*

il disent: Sire/ Un cefif por metre au berfel. Il leur dist: ales a le cartre/ si prendes celui q̄ mains puet viure. Il alerēt ⁊ prirent le conte ⁊ si len amenerent/ carciēt de barbe/ Bestu de cautaus/ menesme dautre afaire. Li soudans leur dist: cis nauoit mestier de plus viure/ ales/ menes lent. La dame q̄ feme estoit au soudant/ estoit la ⁊ se le dit/ ⁊ li atenri li cuers ⁊ dist: Sire/ le sai francois/ si parleroie a cest poure home se vous plaisoit. Dame/ fait il/ oil mlt bien. Ele tint a lui ⁊ si li demanda dont il ert ⁊ ques hoins. Il li respondi: Dame/ ie sui dune partie de Franche dune tere con

je vous prie de me donner ce prisonnier; il connaît les tables et les échecs, qu'il nous apprendra, et, de la sorte, nous servira de compagnie les jours où je suis seule avec vous. — Par ma loi, dame, vous pouvez le prendre, si cela vous plaît ainsi. » La dame envoya le comte de Ponthieu dans sa chambre, et les chartriers amenèrent un autre prisonnier, monseigneur Thibault, lequel avait, comme le comte, barbe et cheveux en désordre, et était, comme lui, maigre et décharné. Aussitôt que la femme du soudan l'eut aperçu, elle dit: « Sire, je parlerai encore à celui-ci, s'il vous plaît. — Par ma loi, dame, cela me plaît. » Lors elle vint à messire Thibault, lui demandant d'où il venait et quel homme il était. « Dame, répondit-il, je suis chevalier et je viens de la terre de Ponthieu, qui appartient à notre plus vieux compagnon,

apele Pontiu. De quel gent? Dame/ sire et gens
 en estoie quant ie men parti. ¶ Quant ele loi/ si
 vint a sen seigneur et dist: Sire/ donnez me cest
 cetif sil Vous plaist/ car il set des eschies et des
 tables/ si iuera deuant Vous et si nos en apren-
 dera/ et ie sui auques seule auoec Vous/ si me fera
 compaignie. Dame/ par ma loi faciez mlt
 Volentiers. Ele lenuoia en sa cambre. Li car-
 triers sen rala a la cartre/ lamena monseigneur
 Tiebaut Vestu de chauliaus et de barbe/ magre
 et descarne. Quant la dame le vit/ si dit: Sire/
 encore parleroie io a cestui si Vous plaisoit.
 Dame/ par ma loi/ oil Volentiers. Ele vint a

dont j'épousai jadis la fille. » La dame revint vers son seigneur, à qui elle dit : « Sire, faites-moi encore la grâce de me donner ce captif; il connaît un grand nombre de jeux et d'amusements et pourra servir, comme l'autre, à nous distraire quand nous en avons besoin. — Dame, répondit le soudan, je vous l'abandonne volontiers. » Elle envoya messire Thibault où elle avait envoyé le comte de Ponthieu, au grand dépit des archers qui murmurèrent : « Sire, notre droit subit en vérité trop de retardement ! » Le soudan ordonna qu'on allât querir un autre prisonnier, et bientôt fut amené le fils du comte de Ponthieu, couvert de ses beaux cheveux et sans barbe aucune, mais si faible qu'à peine il pouvait se soutenir. La dame, remuée de pitié à son aspect, dit au soudan : « Sire, me permettez-vous de parler encore

lui/ se li demanda dont il estoit ⁊ qes hom/ ⁊ il li dist: Dame/ ie sui de la tere au Biel ⁊ sui che/, Baliers ⁊ si euc sa fille. Ele reuint a sen seigneur ⁊ se li dist: Sire/ or me feres Vous grant bonte se Vous me dones cestui/ car il set de tous de/, duis/ ⁊ ses Beres Volentiers iuer ensamble. Dame/ fait il/ ⁊ ie le Vous donrai. Ele lenuoia auoeques le premier. ¶ Li archiers se hastèrent ⁊ disent: Sire/ nos drois trop atarge. On ala a le chartre/ si amena on le fil couert de mlt biaux cheuiay/ sans barbe/ ⁊ si estoit febles q'il ne se pooit soustenir/ ⁊ qant la dame le vit/ si en ot pitie ⁊ dist: Sire/ plaist Vous à ie paroïl

à celui-ci?— Dame, je le veux bien, puisque vous le voulez. » Lors elle alla vers le jeune homme et l'interrogea comme elle avait fait de ses deux compagnons. — « Dame, lui répondit-il, je suis le fils du vieux chef de notre compagnie, lequel est le comte de Ponthieu. » Ayant entendu cela, la dame retourna pour la troisième fois auprès de son seigneur, à qui elle dit : « Sire, vous m'avez donné deux prisonniers, je vous demande encore celui-ci; outre qu'il connaît les tables et les échecs, il sait nombre de contes fort agréables. — Prenez-le, dame, comme vous avez pris les deux autres. S'il y en avait cent, je vous les donnerais d'aussi bon cœur. » La dame envoya le fils du comte rejoindre son père et son ami, et l'on amena un quatrième prisonnier, qu'elle interrogea aussi, mais qu'elle ne réclama pas, ne le

encore a cestui? Dame/ fatt il/ oil bié. ¶ Ele
 Bint a lui/ si li demanda ques hom il iert ⁊ qui
 il estoit/ ⁊ il li dist : Dame/ ie sui fies au Biel
 premerain. Quant ele loi/ si dist a sen seigneur:
 Sire/ or me feres Vous grant bonte se Vous me
 dones chestui/ car il set deschies ⁊ de tables ⁊ de
 biay contes asés. Et il dist : Par ma loy/
 dame/ se c. en i auoit/ si les Vous donroie iou
 volentiers. ¶ La dame lenuoia auoec les ii./
 on rala a la chartre/ si en ramena on En autre.
 Ele parla a lui/ nen connut mie/ liures fu a
 son martire. ¶ Alains qle onq puet sen parti
 ⁊ Bint en la cambre ũ si prisons estoient/ ⁊

*connaissant pas, et qui fut livré à son martyre. —
 Le plus tôt qu'elle le put, la femme du soudan s'é-
 chappa de la fête et s'en vint en la chambre où étaient
 les trois prisonniers qui, à son aspect, essayèrent de
 se lever pour la saluer ; mais elle leur fit signe de
 se tenir cois et s'approcha d'eux davantage. « Dame,
 lui demanda le vieux comte, quand nous occira-t-on,
 s'il vous plaît ? — Cela ne sera pas de sitôt, répon-
 dit-elle. — Dame, reprit-il, cela nous pèse fort de
 ne pas le savoir ; car nous avons si faim que le cœur
 nous en part. » La femme du soudan, entendant cela,
 fit incontinent apporter des vivres qu'elle découpa
 elle-même, et dont elle distribua une très-petite par-
 tie à chacun de ses prisonniers, qui en eurent plus
 faim qu'auparavant. Elle recommença quelque temps
 après, et ainsi de suite jusqu'à dix fois dans la même*

quant il le virent venir/ si firent sanblant deus
 leuer ⁊ ele leur fist signe q̄l se fissent qoi. ¶ Ele
 vint pres daus ⁊ li Dens li demanda : Dame/
 quant nous ocira on ? Et ele lor dist : che niert
 mie sitost. Dame/ fait il/ ce poise nous/ car
 nous auons si sain q̄ li cuer nous partent. Et
 ele sen effi ⁊ fist aparellier Viande si leur apor/
 ta ⁊ trencha meisme a sa main/ ⁊ si donna a
 chascun Un morsel ⁊ petit a boire/ ⁊ quant il
 orent chou pris/ si eurent plus sain q̄ deuant.
 Ensi lor donna a mengier par dix fois le ior/
 ⁊ a chascune fois i. morsel ou ii. La nuit
 aaise iurēt. ¶ Ensi la dame tous les Viii. iors

*journee. La nuit qui suivit, ils dormirent bien. Le len-
 demain, la dame recommença, et pendant huit jours
 encore, augmentant chaque fois la grosseur des mor-
 ceaux tout en en diminuant le nombre, jusqu'à ce
 qu'enfin les trois captifs eussent repris leurs forces,
 et alors elle les laissa manger et boire à leur guise.
 Bien entendu qu'elle n'oublia pas, pour les distraire,
 de leur fournir échecs et tables, dont ils jouèrent
 avec grande joie, ayant souvent pour témoins de
 leurs jeux le soudan et sa femme, qui s'observait
 soigneusement, afin que rien ne la fît reconnaître
 d'eux, ni paroles ni gestes. — A quelque temps de là, le
 soudan eut affaire avec un autre soudan, son enne-
 mi, qu'il résolut de punir. Aussitôt qu'elle eut appris
 cela, sa femme se rendit en la chambre où étaient les
 trois prisonniers (si bien accoutumés à elle mainte-*

les peut ⁊ aaisa a chascune fois petit/ ⁊ tant
 qu'il furent si fort quele leur abandonna viande
 ⁊ boire ausi. Il eurent esqies ⁊ taules ⁊ iuerent/
 si furent tot aise. ¶ Li soudant estoit Volentiers
 auoec aus pour Deir iouer/ ⁊ la dame si sagemēt
 se garda deuant aus qe onques ni ot celui q
 eust oeul ne pensee a li conoistre. ¶ Petit des/
 moura apres q li soudans ot afaire/ car i.
 soudans qui a lui marcissoit/ si li fist sa tere
 laide/ ⁊ il pour Bengier māda gent. Et qant
 la dame le seut/ si Bint en la cambre ū li pri/
 sonnier estoient/ ⁊ il ierent si acoustume q pour
 sen aler ne pour sen Venir il ne se mouuoient.

*nant, qu'ils ne se mouvaient ni quand elle entrait ni
 quand elle sortait), et, s'étant assise devant eux, leur
 dit : « Seigneurs, vous m'avez conté une partie de
 votre histoire; je voudrais bien être assurée de sa
 vérité. Vous m'avez dit que vous étiez le comte de
 Ponthieu, que cet homme-ci avait eu votre fille, et
 que ce jouvenceau était votre fils. Je suis Sarrazine,
 et, comme telle, très-subtile; on ne me trompe pas
 aisément ni en vain : vous n'aurez jamais été plus
 près de la plus honteuse mort qu'en ce moment, si ce
 que vous allez me dire du reste de votre histoire
 n'est pas vrai. Répondez-moi : que devint votre fille,
 la femme de ce chevalier?—Dame, répondit le comte
 de Ponthieu, je pense qu'elle est morte. — Comment
 mourut-elle? — Par suite d'une mauvaise action
 qu'elle avait commise et dont elle avait mérité châ-*

Ele s'asist en Vne qaiere deuant aus/ si les apela
 ⁊ dist: Seigneur/ Vous maues dit de Vostre
 affaire Vne partie/ or Veuge sauoir se Voirs est
 che que Vous maues dit. Vous me desistes à
 Vous esties qens de Pontiu ⁊ à cil eut Vostre
 fille/ ⁊ à cil est Vostre siey. Je sui Sarrasine ⁊ sai
 d'art/ si Vous di à Vous ne fustes onques pres de
 si honteuse mort à Vous estes ore/ se Vous Voir
 ne me dites/ ⁊ iou sarai bien se Vous dires Voir.
 Do fille à cil cheualiers ot espousee/ à deuint
 ele? Dame/ fait li qens/ iou cuit qele soit morte.
 L'onnêt mourut ele? fait la dame. Dame/
 fait li qens/ par Vne oqoisson qele deserui. Qele
 fu loquoissons? fait la dame. Li qens li commēce

*timent. — Quelle mauvaise action? demanda la dame.
 — Alors le comte de Ponthieu conta le mariage de sa
 fille, le chagrin de messire Thibault de n'avoir pas
 d'héritier d'elle. « Le bon chevalier, ajouta-t-il, pro-
 mit d'aller en pèlerinage vers monseigneur saint
 Jacques; la dame le requit de l'emmener avec lui, il
 le lui octroya; ils partirent, et, un jour qu'ils che-
 vauchaient tous deux sans leur compagnie accou-
 tumée, ils entrèrent dans une forêt où étaient force
 larrons. Le bon chevalier ne pouvait beaucoup con-
 tre tant d'hommes; il en tua trois, cinq restèrent qui
 le désarmèrent, le dévêtirent et le jetèrent, pieds et
 mains liés, sur un buisson de ronces. Pour la dame,
 ils la trouvèrent si belle que chacun d'eux la voulut
 avoir, et tous cinq firent d'elle à leur volonté. Quand*

a conter le mariage a latargement doit qe ele ne
 pot auoir. Li boins cheualiers promist la voie
 a monseigneur saint Jaque : ele li reüst daler auoec
 lui a il li otroia a murent a alerēt sent. Il
 Diurent a i, lieu u il furent sans compaignie/
 si trouverent larrons en Dne forest. Li boins
 cheualiers ne puet mie contre tous/ mais il ex
 tua iii./ B. en i demourerent a prisent le bon
 cheualier a le desuestirent ex sa cemisē lui a la
 dame. Apres il li loierent les pies a les mains
 a le ieterent en i. buisson de ronces. Il Diurent
 la dame bele/ si le Daut chascuns auoir. A
 chon s'accorderēt ensamble a tout B. iurent a lui.
 Et quant il orent che fait si sen partirent a ele

ils eurent fait, ils s'en allèrent et la laissèrent aller.
 Le bon chevalier lui dit doucement : « Dame, déliez-
 moi, je vous prie, afin que nous partions. » Elle,
 ramassant une épée abandonnée par un des larrons,
 vint vers lui en grande colère et le frappa en lui
 disant : « Je vous délierai ! » Grâce à Dieu et à sa
 vigueur personnelle, le bon chevalier put détourner
 le coup qui, tout en le blessant légèrement au bras,
 trancha ses liens et le délivra. Lors, se relevant :
 « Dame, dit-il, s'il plaît à Dieu, vous ne me tuerez
 pas. » Elle lui répondit : « Cela me pèse ! » —
 « Ah ! s'écria la femme du soudan, je reconnais à
 présent que vous m'avez dit la vérité. Je sais pour-
 quoi votre fille voulut occire son époux — Dame,
 pourquoi ? — Par honte de ce qu'il l'avait vue en-

remest. Li boins cheualiers le vit ⁊ li prîa mlt
 doucement: Dame/ or me desfoies/ si nous en
 irons. Ele vit Vne espee qui a i. des larrons
 estoit qeue/ si le prist ⁊ tint vers lui en sandlât
 de mlt grant ire/ ⁊ li dist: Je Vous destierai.
 Ele tint l'espee nue ⁊ len cuida ferir parmi le
 cors. Par le Volente de Dieu ⁊ par le Siquer du
 boin cheualier/ il se tourna çou de sous desfeure/
 ele ataint les loiens si les trencha ⁊ li blecha les
 bras. Les mains li lasquierent ⁊ il rompi les
 loiens de ses pies/ ⁊ sâli sus si blechiez con il estoit
 ⁊ di: Dame/ se Dieu plaist Vous ne moçires
 hui mais. Et ele li dist: ce poise moi. ¶ A fait
 la dame/ bien sai que Voir aues dit/ ⁊ bien sai

*durer devant lui » — Messire Thibault, enten-
 dant cela, se mit à pleurer tendrement. — « Hélas!
 dit-il, en quoi était-ce sa faute, et quelle honte
 avait-elle à cela, sa volonté y étant contraire? —
 Elle ne pensait pas ainsi, reprit la dame, qui
 ajouta: la croyez-vous morte ou vive? — Je ne sais
 lequel nous devons croire, répondit le vieux comte
 de Ponthieu; je sais seulement que cruelle ven-
 geance en fut prise. — Et, dit la dame, s'il plaisait
 à Dieu qu'elle eût échappé à la mort et que vous
 pussiez avoir de ses nouvelles, que diriez-vous? —
 Dame, répondit le comte, j'en serais plus joyeux
 que d'être délivré de cette prison et d'avoir autant
 de terre que j'en ai eu jadis. — Dame, répondit à
 son tour messire Thibault, j'en serais plus heureux*

pourquoi ele le volut ocirre. Dame/ pourquoi ?
 Pour le grant honte quil auoit veu à ele auoit
 soufferte & rechut deuant lui. Et quant mesires
 Tiebaus loi/ si comencha a plorer tenremêt &
 dist: *Elas/ qel coupes i auoit ele.* Dame/ fait
 il/ si me voelle Dieux deliurer de la prison ũ ie
 fui/ ia pour ce pieur sanblant ne len eusse fait.
 Sire/ fait ele/ che ne cuidoit ele mie adont. Or
 me dites/ fait ele/ lequel le cuidies vous mieux
 ou viue ou morte ? Dame/ font il/ nous ne sa/
 bons mie leqel/ mais bien sai/ failli qens/ à cruel
 Venianche en fu prise. Et sil plaisoit a Dieu/
 fait la dame/ qele fust escapee de cel tourment &
 vous en poies noueles oir/ qen diries vous ?

que d'avoir la plus belle dame du monde et le royaume de France avec elle. — Certes, dame, fit à son tour le jouvenceau, on ne pourrait me donner ni promettre rien dont je fusse plus content. » — En entendant ces paroles, la dame eut le cœur attendri : « Dieu soit loué et béni ! » s'écria-t-elle. Et elle ajouta : « Gardez-vous bien qu'il y ait la moindre feintise dans ce que vous me dites ! — Il n'y en a aucune, dame, » répondirent-ils tous trois d'une seule voix. Lors, pleurant des larmes de contentement, la dame leur dit : « Sires, vous pouvez donc dire que vous êtes mon père et que je suis votre fille ; vous, que vous êtes mon baron, et vous, que vous êtes mon frère ! » Dans la grande joie que leur causaient ces paroles, tous trois allaient s'humilier

Dame/ fait li çens/ ie ne seroie mie si lies destre
 destures de ceste prison ⁊ dauoir autant de tere en
 cruture q'iou oi onques. Dame/ fait mesire Tie/
 baut/ ⁊ ie ne seroie mie si lies dauoir le plus bele
 dame du mont ⁊ dauoir le roiaume de Frâce
 auoec lui. Thertes/ dame/ fait li ioules/ non
 ne me porroit donner ne promettre de quoi ie
 fusse si lies. Quant la dame oi lor paroles/ si li
 atenti li cuers/ ⁊ dist/ Dieux en soit aoures. Or
 gardes q'il nait saintise en Vos paroles. Et il
 dirent tout troi a Une Voïs: Dame/ non a il.
 La dame comença a plourer mlt tenrement.
 Sire/ or poes Vous dont dire q' Vous estes mon
 pere ⁊ q' ie sui Vostre fille/ ⁊ Vous estes mes bar,

devant elle; mais elle les en empêcha et dit : « Je suis Sarrazine; à cause de cela, je vous prie de ne point oublier que, quelque chose que vous entendiez, vous ne devez rien en témoigner, mais au contraire vous conduire, comme vous l'avez fait jusqu'ici, tranquillement, en me laissant tout arranger. Maintenant, je vais vous dire pourquoi je suis venue vers vous aujourd'hui. Le soudan, mon sire, doit aller bientôt en une chevauchée; comme je vous connais bien, je demanderai que vous alliez avec lui, et si jamais vous fûtes prudhomme, vous montrerez que vous l'êtes encore. » — Là-dessus la dame les quitta et s'en alla vers le soudan à qui elle dit : « Sire, un de mes prisonniers a entendu parler de votre guerre et il m'a laissé voir qu'il chevaucherait volontiers

rons/ ⁊ Vous estes mes freres. ¶ Quant il oïrēt
 chou/ si furent mlt lie ⁊ si firent sanllant dume/
 lier Vers li/ ⁊ ele leur deffendi ⁊ dist : Je suis
 Sarrafine/ ⁊ si Vous pri à de cose à Vous aies
 oie nul plus biau sanllant nen faites/ mais
 simplement Vous maintenez ⁊ moi laissez couz/
 Vers. Or Vous dirai pourquoi ie suis demouree
 a Vous. Li soudans mestre en doit aler en Bne
 cheuancie ⁊ ie Vous connois bien/ si querrai à
 Vous ires auoec lui/ ⁊ se Vous onques fustes
 preudoume/ montres le ore. ¶ Atant-se taisent
 ⁊ ele se lieue ⁊ Vient au soudant ⁊ dist : Sire/ li
 Bns de mes prisons a oi parler de Vostre gere ⁊
 ma dit q'il troit Volentiers auoec Vous s'il en

avec vous si vous l'y autorisiez. — Dame, répondit le soudan, je n'oserais, de crainte qu'il ne me fit fausseté. — Sire, reprit-elle, vous pouvez le faire en toute assurance, car je retiendrai ses deux compagnons, et s'il vous méfaisait, je les pendrais tous deux par la gorge. — Dame, je lui livrerai armes et cheval, ainsi que tout ce dont est besoin.» S'en retournant en la chambre des prisonniers, la dame dit au chevalier Thibault : « Sire, vous irez avec le soudan. — Pour Dieu, sœur, dit le jouvenceau en s'agenouillant devant elle, faites que je puisse accompagner mon frère, je vous en prie. — Non, répondit la dame, ce serait trop de causes de perte.» — Le soudan partit, et messire Thibault avec lui, et ils ne tardèrent pas à joindre les ennemis qui,

auoit laiseur. Dame/ fait il/ ie noseroie q'il ne me fessist fausete. Sire/ fait ele/ seuremēt le faites/ car iou retendrai les deus/ ⁊ se cil Vous messai/ soit/ ie penderoie ces par les gueles. Dame/ fait il/ ⁊ iou li liureraī ceual ⁊ armes ⁊ ce q'il li con/ Venra. ¶ Etant ele sen retourne en la chābre ⁊ dist: Sire/ Vous ires auoec le soudant/ ⁊ ses freres s'agenoilla ⁊ pria: Pour Dieu/ seur/ faites q' iou Voise auoec. Mon freres/ fait ele/ q' trop seroit le coze a perte. ¶ Li soudāns mut ⁊ mesires Tiebaut auoec lui/ ⁊ Vintēt seur leur anemis. Li soudans li liura canques mestier li estoit. Par le Volente de Dieu ⁊ en laie dautrui/ tant fist mesire Tiebaut qen pau de tans mist les

grâce à Dieu et au bon chevalier, furent malmenés et défaits en très-peu de temps. Le soudan s'en revint, ayant vaincu et ramenant prisonniers à foison.

— « Par ma loi, dame, dit-il le jour même de son retour, je me loue de votre prisonnier, et s'il lui plaisait d'avoir ici quelque terre, je lui en donnerais une volontiers. — Sire, lui dit-elle, il ne le saurait faire sans fausser sa droite loi. » Lors, ils se turent. Mais bientôt, revenant, la dame dit au soudan : « Sire, je suis enceinte et en grande infirmité tombée. — Dame, aucune chose au monde ne pourrait me causer une joie plus vive, votre mal excepté. — Sire, depuis votre départ je n'ai rien mangé ni bu qui eût saveur pour moi, et mon vieux prisonnier m'a dit que je mourrai bientôt, si je ne vais sur terre

anemis le soudant au desous ⁊ mlt le prist en gre/ ⁊ repaira Bainchiere ⁊ amena grant plente de prisons en sa compaignie/ ⁊ Vint a la dame/ ⁊ dist li dame: Par ma loy/ ie me lo de Vostre pri/ sonier/ ⁊ sil Voloit grant tere prendre/ chertes iou li donroie. Et ele li dist: Sire/ il ne le feroit mie sans droite loy. ¶ Atant se teurent ⁊ ele sa/ torne ⁊ dist: Sire/ ie sui enchainte/ ⁊ en enserte sui deue. Et il li dist: Dame/ ie ne fusse mie si lies pour cruture d'autant de tere q iou ai. Sire/ fait ele/ ie ne m'enlai ne ne bus puis q Vous en alastes par saueur/ ⁊ me dist mes Biey pri/ sons q se ge ne fui sus tere de droite nature/ morte fui. Dame/ fait il/ Vostre mort ne Voel iou mie/

de droite nature. — Dame, je ne voudrai jamais votre mort. Dites-moi en quelle terre vous voulez être, je vous y ferai conduire. — Sire, le choix de la terre m'importe peu, pourvu que ce soit hors de cette île. » — Incontinent le soudan fit appareiller une très-belle nauf que l'on garnit de viandes et de vins. « Sire, dit la dame au soudan, j'emmènerai, s'il vous plaît, pour me déduire, mon vieux prisonnier et le troisième plus jeune, qui joueront devant moi aux échecs; j'emmènerai pareillement mon fils, autre et plus cher déduit. — Dame, lui répondit le soudan, que deviendra le troisième prisonnier? J'aime mieux que vous emmeniez celui-là que les deux autres; car il n'est lieu sur terre ou sur mer où il ne sût vous bien défendre, s'il en était besoin.

mais desises seur del tere vous voles estre/ ie vous i feroi mener. Sire/ fait ele/ moi ne caut seur del tere esou soit/ mais à iou soie hors de cest ille. ¶ Li soudant li fist aparellier Une mlt bele nef à garnir de Vin & de Viande. Sire/ fait ele/ ie menrai mon Viel prison & le ioine/ si iue/ ront deuant moi as esqies & as taules/ & si men/ rai mon fil pour moi deduire. Dame/ fait il/ à deuendra li tiers prisons? Je Voel miey à vous lenmenes à les autres deus/ car il n'est liex ne sor tere ne sor mer/ q'il ne vous deffende se vous en aues mestier. Sire/ fait ele/ & iou len Voel bien mener. ¶ La nes fu aparellie & entrerent en mer. Sïtoft à li maronier surēt en haute

— Sire, dit-elle, je veux bien l'emmener aussi pour vous complaire. » — Lorsque la nauf fut appareillée, elle partit. Une fois en haute mer, les mariniers dirent à la dame : « Le vent nous porte droit à Brandis, que devons-nous faire? — Laissez aller abandonnément, car je sais la langue franque et je vous tirerai d'embarras partout où vous irez. » Sur ce, ils se réfugièrent dans le plus prochain havre et abordèrent. — « Seigneurs, dit la dame à ses compagnons, je vous prie de bien vous recorder ce que vous m'avez dit, car j'ai encore à cette heure pouvoir de m'en retourner d'où je viens. — Dame, répondirent-ils, il n'est pas une seule chose jurée que nous ne soyons disposés à loyalement tenir. — Done, seigneurs, voici mon fils, qu'en ferons-nous?

mer/ il dirent a la dame : Nostre Bent nous porte droit a Brandis. Et ele dist : Laisies aler abandouneemêt/ car iou sai franchois/ si Vous conduirai bien partout/ ⁊ il Vinrent en haule a sauuete ⁊ monterêt sor tere. La dame leur dist : Seigneur/ iou Boel à Vous recordes les paroles q̃i dites furêt/ car encor ai iou bien pooir du retourner se iou Boel. Et il disèt : Dame/ nous ne deslmes coze q̃ nous ne Boellons bñ tenir. Seigneurs/ fait ele/ Beschì mon fil. Denferons nous? Dame/ a grât bien ⁊ a grât hõneur soit il Venus. Seigneur/ fait ele/ iai mlt tolu au soudant qant iou li ai tolu mon cors ⁊ mon fil/ ne plus de ses cozes iou ne li be

— Dame, qu'il soit le bienvenu parmi nous! — Seigneurs, j'ai beaucoup ravi au soudan en lui enlevant mon corps et mon fils que tant il aimait. » — Lors, revenant vers les mariniers de la nauf, elle leur dit : « Vous allez retourner, et, quand vous serez devant le soudan, vous lui direz que je lui ai ravi mon corps et son fils, et que j'ai tiré de ses prisons mon père, mon baron et mon frère. » — Les mariniers furent dolents d'entendre cela; néanmoins, aussitôt qu'ils le purent, ils s'en retournèrent pour répéter au soudan ce qu'ils avaient entendu. — Le comte de Ponthieu, grâce à des marchands et aux Templiers, qui lui prêtèrent du leur, ne tarda pas à réunir assez d'avoir pour son voyage et celui de sa compagnie. Ils partirent et se rendirent à Rome,

a tolier. ¶ Ele reuint as maroniers a le nef & dist : Retournez & dites le soudan à tou li ai tolu mon cors & son fil/ & iete de sa prison mon pere & men baron & men frere. Le maronier furēt mlt dolant/ & alains q̄il puerent retornerent. ¶ Li q̄ens saparella & bien ot de quoi p̄ marceans & p̄ Templiers q̄i Volentiers li prestant du leur. Aparellie furēt & murēt de la & Vindrēt a Rome. Le q̄ens Vint deuāt l'Apostole a toute sa con/ paignie. Chascuns se confessa a lui/ & q̄ant il eut chou oi/ si fist mlt grant ioie des oeuvres & du miracle q̄ Dieux monstroït a sen tans. Il bautisa l'enfāt & eut non de Guillaume. Apres il remist la dame en droite crestiente & conferma & li & son

devant l'Apostole, à qui chacun se confessa, et qui témoigna grande joie du miracle que Dieu avait fait en leur honneur. Il baptisa l'enfant, qui eut nom Guillaume; remit la dame en droite chrétienté, la confirma, ainsi que son seigneur, en droit mariage, et donna à chacun pénitence de ses fautes. Après quoi, le comte de Ponthieu et sa compagnie s'en retournèrent joyeux en leur pays. — Ce pendant, la nauf qui les avait amenés, ayant quitté Brandis, regagna Aumarie, où les mariniers rapportèrent au soudan, à qui elles déplurent fort, les nouvelles dont ils étaient chargés pour lui. Mais la fille qui était restée le réconforta par son amour et par sa beauté. — Quand il fut en Ponthieu, le comte arma chevalier son fils, qui multiplia en

seigneur en droit mariage/ et donna chascun pe/
 nance de ses meffais. ¶ Apres il monteret et
 vint u pais a grant ioie dans/ et la nes re/
 touena de Brandis et reuint en Eumarie et dirēt
 les noueles qī mlt despleurent au soudant. La
 fille qī demoree estoit mainz lama/ ne pourqant
 ele crut et deuint mlt bele. ¶ Et li qens fu en
 Pontieu et fist de son fil cheualier/ en pau de
 tans apres monteplia en grant bien/ mais pau
 Besqui. ¶ A Bne haute feste li qens de Pontiu
 fu/ si ot un haut home de Normandie con ape/
 loit monseign Raoul de Preaux. L'bis Raous
 auoit Bne mlt bele fille. Li qens de Pontiu
 parla tant qil fist le mariage de Guillaume

grand bien et honneur, dont il ne profita pas
 longtemps, car il vécut peu. — A une grande
 fête, à laquelle assistait le comte, se trouva un
 haut seigneur de Normandie qu'on appelait Raoul
 de Préaux. Raoul avait une très-belle fille: le
 comte de Ponthieu parla tant qu'il l'obtint pour
 femme de son neveu Guillaume, et comme Raoul
 n'avait pas d'héritiers, Guillaume devint sire de
 Préaux, ce dont le pays fut en grande joie.
 Messire Thibault eut, par la volonté de Dieu,
 deux fils de sa femme. — Le chevalier, fils du
 comte de Ponthieu, mourut, et il en fut fait
 grand deuil. — Le comte de Saint-Pol vécut
 encore quelque temps, et les fils de monseigneur
 Thibault attendirent pour entrer en possession

son neveu & de sa fille/ car chés Raons nauoît plus doïre. Guillaume lesponsa & fu sires de Draiax. Moult fu li pais en grant ioie/ & me/, sires Tiebaut out p̄ le Volente de Dieu ii. fiey de sa fame. Li fiey au conte morut/ dont grans deul fu fais/ & li qens de Saint Pol Buoit. Or furent li enfant monsegneur Tiebaut en atente des deus contes ū il paruinrēt en le fuy. ¶ La boine dame Desqui en mlt grant penitance/ & mesires Tiebaut con mlt prendom. ¶ Ore auint à la fille q̄ demouree fu auoec le soudant crut en mlt grant biaute & fu apelee la bele cetiue. Uns turs mlt Baillans seruoit le soudant/ Malaqins de Baudas estoit apeles.

des deux comtés, à laquelle finalement ils parvinrent. La bonne dame, leur mère, vécut en grande pénitence, et messire Thibault avec grande prud'homie. — Or, il advint que la fille qui était restée avec le soudan, crut en si grande beauté qu'on l'appelait la Belle Captive. Un vaillant Turc, Malakin de Baudas, qui servait de son mieux le soudan, vit la belle damoiselle et la convoita. — « Sire, dit-il au soudan, au nom de mes services, je vous requiers un don. — Quoi, Malakin? fit le soudan. — Sire, je n'ose, empêché que je suis par sa naissance, plus élevée que la mienne. — Dites avec assurance, fit le soudan. — C'est la Belle Captive, votre fille, répondit Malakin. — Malakin, volontiers je vous la

Il regarda la bele damoisele ⁊ le conuoita ⁊ dist
 au soudant : Sire/ pour mon serulce auoir a
 touidrs doi mesme. Malaqin/ fait li soudans/
 quoi? Sire/ fait il/ se iou l'osoie dire pour le hau/
 tece dont iou nai mie tât con ele/ iou le diroie.
 Dites seurement/ fait li soudans. Sire/ fait il/
 la bele cetiue Vostre fille. Malaquin/ ⁊ ie le
 Vous donrai Volentiers. Il li donna ⁊ chil
 lespousa ⁊ mena en son pais a mlt grant ioie/
 ⁊ a mlt grant honneur/ ⁊ ensi/ con Verites tes/
 moingne/ de cele fu nee la mere au courtois
 Salehadin. ¶ Explicit du Voiage d'Oultre
 Mer.

*donne. » Le soudan la lui donna en effet; il l'é-
 pousa et mena en son pays avec grande joie et
 grand triomphe, et d'elle naquit, comme la vérité
 en témoigne, la mère du courtois Saladin.*

ICI FINIT L'HISTOIRE
 DE LA COMTESSE DE PONTIEU.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le 25 novembre 1865
aux frais
DE LA LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE



PAR
BONAVENTURE, DUCESSE ET C^e, A PARIS.

Princeton University Library



32101 072889296

